This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

20463
f 12

600016772T

From
Robert Dickson M.D.
5 Curzon Street
to Mayfair
Frances Barton Dickson
14th June 1874

Souvenirs pittoresques du RHIN.

DOUZE VUES LITHOGRAPHIÉES

d'après des dessins pris sur les lieux

par

ARNOLD, BICHEBOIS et DERDY,

et publiées par

Libraire et Marchd d'Estampes à Francfort s/m.

Charles Jügel,

1826.

D.

BODLEIAN LIBRARY
15
AUG
1922
OXFORD

INTRODUCTION.

Lorsque le retour du printemps rend à la terre sa magnifique parure, et aux bocages les chantres qui les font retentir de leurs cris d'allégresse, l'âme du citadin éprouve le desir de se dédommager, par l'aspect de la belle nature, de la longue contrainte que lui a imposée l'hiver, d'admirer de plus près les charmes d'un climat agréable, de contrées fertiles et de paysages pittoresques; et de visiter des pays qui, depuis long-temps, sont en possession de l'habitude d'attirer les voyageurs. L'un se hâte de se rendre sur les bords de l'Arno et aux Apennins, et d'unir l'étude des beaux-arts à celle des grands paysages; l'autre préfère s'enfoncer dans les vallées et les montagnes sauvages de l'Helvétie, et errer parmi les pâtres, entre les lacs et les glaciers.

Entreprenons un voyage non moins agréable; parcourons les bords du Rhin, de ce fleuve majestueux qui, étant descendu des plus hautes montagnes de la Suisse, et ayant servi de limite à l'Alsace, parcourt une contrée riche par les dons de la nature, et par l'industrie des villes qu'il anime,

et charmante à cause des sites variés qui se succèdent, et auxquels se mêlent des restes de vieux monumens qui rappellent des évènemens intéressans.

Depuis le confluent des eaux du Rhin et du Mein, jusqu'à l'ancienne colonie d'Agrippine, c'est une suite non interrompue de surprises pour le voyageur. Le site de Mayence est, pour ainsi dire, la porte de cette superbe vallée arrosée par le fleuve. Sur la gauche du Rhin, s'élèvent les coteaux d'Ingelheim, avec les restes du palais de Charlemagne; tandis que sur la rive droite se développent les riches vignobles du Rhingau, en paraissant s'unir aux bois qui couvrent les flancs du Taunus. Les ceps des coteaux de Johannesberg, de Markbrunnen, de Rüdesheim prodiguent leurs présens délicieux, tandis qu'à l'extrémité du Rhingau, coulent dans les vallées de Wiesbaden, Schwalbach et Schlangenbad, les sources salutaires où des centaines de malades cherchent tous les ans leur guérison et le rétablissement de leurs forces.

La main de l'homme a contribué à l'intérêt qu'inspirent ces beaux sites. De superbes palais, de charmantes maisons de campagne, une succession de jolis hameaux et villages se présentent aux yeux du voyageur; des toits hospitaliers s'élèvent du milieu de la verdure; les ruines d'antiques châteaux forts paraissent se cacher entre les bois et les rochers. Jusqu'à Bingen, le bassin du Rhin conserve un aspect riant et gracieux; mais lorsqu'on a franchi le passage gigantesque que le fleuve s'est frayé à travers les rochers, et qui semble être surveillé par la vieille *Tour-aux-Souris*, on entre

dans une contrée d'un aspect différent. Les montagnes se rapprochent du fleuve et s'élèvent à d'énormes hauteurs ; resserré par les rochers, le Rhin est obligé de faire de nombreux détours pour continuer son cours. Quelques parties verdoyantes contrastent agréablement avec les teintes grisâtres et foncées des montagnes ; des villes et des villages se trouvent resserrés sur les rives étroites du fleuve, ou acculés contre les roches : quelquefois des vignes commençant à l'extrémité des villages, se prolongent au haut des montagnes, et sont dominées par des roches escarpées portant quelques débris d'un fort du temps de la féodalité. Les ondes du Rhin réfléchissent ce mélange étonnant d'objets divers.

Les incidens de lumière et la variété des teintes donnent à ce tableau un agrément particulier. Des vallées diversement éclairées, qui séparent les montagnes, sans être aperçues dans le lointain, répandent un jour différent de celui des coteaux : les habitations, les bois et les vignobles placés à diverses hauteurs et à diverses expositions, les uns sur des plateaux, les autres sur des plans inclinés, se colorent de nuances variées à l'infini, et au milieu, on voit serpenter le fleuve avec plus ou moins de force, suivant le plus ou moins d'obstacles qu'il rencontre dans son cours.

La scène change encore à l'endroit où le Lahn marie ses eaux à celles du Rhin ; l'œil plonge alors avec délice dans le profond bassin où sont situés Coblentz et son magnifique château, et où domine le grand rocher d'Ehrenbreitstein avec la forteresse de Frédéric-Guillaume. Dans le fond, se montre sur la rive du Rhin l'antique ville d'Andernach.

Les montagnes se rapprochent ensuite de nouveau, et les vues pittoresques recommencent à se succéder : le groupe des Sept-Montagnes avec l'énorme rocher des Dragons, borne la vue : on dirait que ce sont-là les débris du combat des Titans. Plus loin, les rives du Rhin s'applatissent, prennent un aspect plus champêtre, et à travers des plaines, on arrive à Cologne.

Dans cet intervalle que l'on franchit depuis Mayence jusqu'à Cologne, et où les sites offrent tant de charmes, de variétés et de surprises, on en distingue plusieurs qui réunissent les divers genres de beautés particulières à ces contrées, ou qui, du moins, attirent plus que les autres, les regards du voyageur. Voilà les objets dont nous allons nous occuper de préférence ; plus que d'autres, ils méritent l'attention des personnes qui veulent visiter les bords du Rhin : nous les signalons à leur curiosité ; ils rappelleront d'agréables souvenirs à ceux qui ont déjà vu ces contrées charmantes ; enfin les vues que nous allons représenter et décrire, pourront donner aux personnes qui n'ont pas occasion de les admirer en réalité, quelques idées des beautés imposantes et gracieuses que la nature a répandues sur la partie la plus intéressante du cours du Rhin.

Richebois d. Imp. lith. de Bovo, dirigée par Noel aîné & Cie

ANSICHT VON MAINZ, N°1. VUE DE MAYENCE.

Frankfurt am C. Jugel

I. MAYENCE.

A la vue du site paisible de Mayence, on ne se douterait pas que cette ville a été tant de fois le théâtre de combats sanglans, et que la guerre a fréquemment ravagé une contrée où l'aspect riant de la nature devrait désarmer les passions des peuples et de leurs chefs. Loin de là, la possession de Mayence a été disputée par des armées nombreuses qui, sur ce terrein béni par la nature, ont déployé tout ce que l'art de la guerre a inventé de terrible pour foudroyer les places fortes et les forcer à se rendre, et tout ce qu'un séjour de troupes amène de désolation pour les habitans pacifiques des campagnes. Mais écartons ces souvenirs douloureux et ne nous occupons que de l'état actuel de Mayence.

La ville s'élève en pente douce, tandis que la partie basse descend vers le golfe que forment le Rhin et le Mein par leur confluent : ce golfe est un port où les bateaux de transport trouvent un refuge contre les vents et les flots. Les édifices, moitié antiques, moitié modernes, de la ville, les vignobles d'alentour, les riches moissons, les fertiles vergers, la teinte bleuâtre des montagnes qui, dans le

lointain, bornent l'horizon, la verdoyante Peters-Aue qui s'élève au-dessus des flots, les moulins flottans, enfin le pont de bateaux unissant deux rives que la politique avait divisées au commencement de ce siècle : la réunion de tant d'objets divers forme un tableau des plus agréables. En se plaçant sur le pont de bateaux, on peut jouir, tant en aval qu'en amont du fleuve, d'un aspect délicieux ; le spectacle du soleil couchant, dans ce paysage enchanteur, ajoute encore aux beautés que présente le site de Mayence. L'allée qui s'étend le long du Rhin offre une promenade agréable : dans les soirées de la belle saison, cette allée retentit quelquefois des sons d'une musique exécutée par les artistes de la ville. Le pont de bateaux mène au fort de Cassel qui protège les avenues de Mayence de ce côté.

Mayence a changé de destination : c'était pendant des siècles la résidence d'un prince-archevêque de l'Allemagne : le chapitre, un clergé nombreux, beaucoup d'églises, de couvens, etc., annonçaient la domination ecclésiastique ; l'évêque possédait un beau château de plaisance *la Favorite*, dont la position était très bien choisie vis-à-vis de l'embouchure de Mein, et qui depuis a été démoli. On y trouvait des jardins, des pièces d'eau, un parc, en un mot, tout ce qui contribue à l'embellissement des campagnes des princes. Martinsbourg était leur résidence de ville. Des tombeaux ornaient ou surchargeaient la cathédrale dont le clocher le plus élevé est tombé en ruines : on a supprimé les couvens et une partie des églises.

Les Français, après s'être emparés, dans les guerres, de la place-forte de Mayence, en firent un boulevard de leur empire, contre l'Allemagne ; les Allemands l'ayant reprise, en ont fait un boulevard de la Confédération germanique, en érigeant Mayence en forteresse fédérale : au lieu d'être une place ecclésiastique, c'est actuellement une place militaire. Il faut convenir que depuis le règne des Romains, cette ville a subi bien des changemens. Le monde lettré se rappelle, avec reconnaissance, qu'elle a été le berceau de l'art de l'imprimerie, et que c'est là qu'ont eu lieu les premiers essais de multiplier par des types mobiles, les copies de livres ; essais qui eurent, comme on sait, une influence incalculable sur les progrès de l'esprit humain. En général, sous le régime ecclésiastique, les arts et les lettres ont joui de quelque honneur à Mayence. Un des ménestrels allemands y a son tombeau ; son nom de famille est inconnu ; mais ayant passé sa vie à rendre hommage, dans ses vers, au beau sexe, il est connu à la postérité, sous le nom de *Heinrich Frauenlob*, c'est-à-dire, Henri le chantre et le panégyriste des femmes. On dit que ses derniers soupirs furent un hommage à celles à qui il avait consacré son talent poétique ; par reconnaissance, les femmes accompagnèrent ses restes au tombeau, y firent des libations de vin, et le chantèrent à leur tour.

Les Romains avaient apprécié l'importance de la position de Mayence, où un fleuve et une rivière considérables viennent unir leurs eaux. Drusus établit ici un fort dont il n'existe plus de traces ;

mais une pierre grossièrement taillée, du moins en apparence, qu'on voit auprès de la ville, est désignée dans la contrée sous le nom de *Monument de Drusus ;* en allemand on l'appelle aussi le *Eichel-Stein*, mais il est douteux que ce vieux monument ait jamais eu de rapport avec le fondateur du fort romain.

SHLOSS ZU BIBERICH (No 3) CHATEAU DE BIBERICH

Frankfurt a/m. C. Jugel

II. BIEBERICH.

Lorsqu'on a perdu de vue les pointes des clochers de Mayence, qui semblent s'être enfoncés dans les flots du Rhin, il s'ouvre, entre les jolies îles de Saint-Pierre et Ingelheim, une vue ravissante du magnifique palais de Bieberich, des prés rians qui l'entourent, et des montagnes imposantes qui, dans le fond du tableau, composent un amphithéâtre colossal. Lorsqu'on approche en bateau, après avoir passé entre les îles verdoyantes, ce palais apparaît comme un château de fées; les bords des lacs de la Suisse, les campagnes de l'Italie ne présentent pas un site de ce genre : c'est une résidence digne du beau pays de Rhingau, et un prince qui commande dans cette contrée ne saurait avoir un séjour plus enchanteur. Aussi c'est le château de plaisance des ducs de Nassau, issus d'une maison illustre qui a donné un empereur à l'Allemagne, et des dynasties à deux états éloignés. De grands souvenirs se retracent à l'imagination du voyageur allemand, à l'aspect de Bieberich, lorsque dans une belle nuit d'été, la lune éclaire ce château ducal, et lui donne un éclat magique qui brille à travers les bocages,

et que reflètent les eaux du lac; quand le silence règne dans toute la contrée, et n'est interrompu que par le murmure des eaux du fleuve, sa mémoire lui rappelle plus vivement les grands noms qui ont illustré la famille qui domine là. Son imagination, échauffée par l'histoire de sa patrie, croit voir errer, dans les sombres avenues de Bieberich, cet Adolphe de Nassau qui porta la couronne et le sceptre d'empereur. Il n'est pas loin du Rhin, le champ de bataille de Gellheim, où l'infortuné prince perdit la vie sous les coups de son adversaire. Derrière les montagnes qui cernent l'horizon, était situé son château d'Adolphseck, où sa chère Amalgonde soignait les blessures de ce prince belliqueux, et adoucissait, par un tendre amour, sa vie agitée.

Si l'imagination du voyageur continue de s'enfoncer dans les souvenirs historiques, elle se rappellera les deux Guillaume d'Orange, dont l'un, par son énergie et sa prudence, délivra les Pays-Bas du joug espagnol, et dont l'autre fut appelé au trône d'Albion, et y sauva la constitution et la liberté civile, à l'aide d'un parlement las de la faiblesse des Stuart.

Voilà les hommes qui ont donné l'illustration à la race de Nassau. Mais déjà les ombres de la nuit ont fui avec les souvenirs historiques; les cimes des montagnes sont blanchies par l'aurore, les oiseaux font retentir de leurs chants le parc du château; la résidence ducale, frappée des rayons du soleil levant, prend un nouvel éclat; la rosée qui couvre les vignes, étincelle comme des diamans jetés sur ce rideau de verdure; les pointes des hautes montagnes du fond, du *Platte*, du *Hohe-Wurzel* et

du *Trompette*, rayonnent de lumière. Une matinée d'été, passée à Bieberich, procure une vive jouissance à quiconque voyage sur le Rhin.

Une promenade dans le parc entretiendra en lui la douce émotion causée par le réveil de la nature. Le luxe des fleurs et arbustes exotiques, les bassins d'eau ornés avec élégance, les allées fraîches, les ruines simulées, les réduits artistement arrangés, un cabinet d'antiquités et de tableaux, voilà ce qui s'offrira à lui dans cette visite. Pour jouir du panorama de la contrée, il faut monter au faîte de la tour; on y jouit surtout d'un beau coup-d'œil sur la rive gauche du fleuve, sur Mayence qui semble sortir des flots, et sur le pays de Rüdesheim et Bingen; l'azur du ciel, l'éclat argenté des flots, la verdure des prairies et les teintes variées des montagnes, donnent un coloris magnifique au tableau qui se déroule alors sous les yeux du spectateur.

ANSICHT VON RÜDESHEIM. N.° 3. VUE DE RÜDESHEIM

Frankfurt a/m. C Jügr

il aperçoit un autre monument de l'antiquité ; c'est ce qu'on appelle communément le *Vieux Château-Fort ;* monument qui, sans doute, a été fondé originairement par les Romains pour un but militaire, et où résida, lors des temps de la chevalerie, Brœmser de Rüdesheim. Le Vieux Château-Fort n'est point encore tombé en ruines, comme tant d'autres forts des temps de la féodalité : l'édifice construit dans un style très simple, est encore debout ; dans l'intérieur, on a réparé plusieurs appartemens ; on y remarque une vaste salle de réception, dont la voûte est très élevée, et qui s'ouvrant sur le Rhin, offre une vue ravissante de ce fleuve. On jouit d'une vue encore plus belle, du haut de la plate-forme du château, où l'on arrive par un petit escalier tournant ; on domine alors un site délicieux, et en été, cette plate-forme est embaumée du parfum des roses et d'autres fleurs qu'on y entretient. Le propriétaire actuel, comte d'Ingelheim, qui fait son séjour à Geisenheim, prend un grand soin de l'entretien et de l'embellissement du vieil édifice.

Derrière les ruines s'élève le Niederwald, portant un temple à colonnes qui domine tout le pays, et d'où l'on jouit d'une vue très étendue. Aussi mérite-t-il d'être visité par les voyageurs. De cette hauteur, on voit le fleuve s'élargir en forme de lac, puis se retrécir dans le lointain, là où l'étroit passage de Bingen fait écumer les flots, du milieu desquels la vieille Tour-des-Souris paraît s'élever comme un fantôme entre les nuages. D'immenses pans de rochers s'avancent de part et d'autre contre le fleuve, et il semble que les monts Leyen qu'on aperçoit à l'extrémité de l'horizon, opposent des

de sa colère ; il maudit sa fille. Gisèle s'enfuit avec le désespoir dans le cœur. Séparée à jamais de son cher Odon, maudite par son père, elle ne voit que dans la mort le terme de sa douleur ; elle se précipite dans les flots du Rhin qui devient son tombeau ». La tradition ajoute que la malédiction paternelle est encore attachée au fond du fleuve, et que c'est de là que vient cette fureur des flots qu'on voit poussés du fond de l'abîme vers la surface, et tourbillonner comme poursuivis par un mauvais génie.

IV. BINGEN.

Nous voici à l'entrée d'un lieu hérissé de rochers; la scène change : ce ne sont plus ces rivages tapissés de verdure ou peuplés de villes et de villages; ce n'est plus cette variété et ce mélange de teintes qui embellissent ailleurs les paysages le long du Rhin. Le fleuve même n'offre plus une surface unie et tranquille ; il bouillonne, il écume ; des rochers ont pris la place de la végétation ; la vue est bornée, l'horizon est restreint ; des teintes sombres et monotones règnent dans le site de Bingen.

Du pied de la montagne qui porte les ruines du vieux château-fort de Klopp assis sur les fondemens d'un château-fort romain, l'œil plonge sur la petite ville de Bingen dont les maisons peu élevées se groupent autour d'une église d'assez belle apparence, tandis que sur l'autre rive, le vieux château d'Ehrenfels est comme suspendu au haut des rochers. La Nahe, en se réunissant ici au Rhin, ne laisse guère présumer qu'elle a arrosé des rivages charmans au-delà de Kreuznach, dans la belle vallée qui se prolonge au pied du *Rèingrafenstein*, ou Rocher des Comtes du Rhin.

ANSICHT VON BINGEN. N.° 4. VUE DE BINGEN.

Frankfurt a. m. C. Jügel

BIBLIOTECA NACIONAL DE ESPAÑA

Pour terminer ce spectacle pittoresque, il s'élève dans le fond du site de sombres montagnes, dont les roches noires excluent, par ci par là, toute verdure, et sont d'aplomb sur la rive du fleuve. C'est ainsi que, tout près de la Nahe, au-delà de cette rivière, s'élève le mont Rupert, où s'est passé une partie de la légende de Sainte-Hildegarde; plus loin, c'est l'imposant Munsterberg, dont la croupe boisée touche à d'autres cimes sans nom; enfin, sur la rive droite du Rhin, se présente la côte escarpée du Niederwald d'où l'on a des vues très variées.

Ces roches dépouillées et escarpées, et ce défilé par lequel le Rhin poursuit son cours, rappellent les grandes catastrophes de la nature. C'est un fait à peu près certain, que dans une haute antiquité, ce défilé était fermé par des rochers qui se joignaient à ceux des deux rives, formant ainsi une digue naturelle derrière laquelle s'étendaient de belles vallées dont le fond sert maintenant de lit au fleuve. Un immense lac inondait alors les campagnes aujourd'hui si fertiles du Rhingau; ses eaux baignaient le pied du Taunus, et se portaient peut-être jusqu'au Mont-Tonnerre. Le Rocher des Comtes du Rhin, la cime du Johannesberg et quelques autres hauteurs qui forment la chaîne antérieure du Taunus, s'élevaient comme autant d'îles au-dessus de ce grand lac qui n'avait de débouché que sur un seul côté, encore ce débouché était-il peu considérable; la masse énorme de ses eaux ne cessait de battre le rempart que lui opposaient les rochers. Pendant long-temps ce rempart résista au choc terrible des flots; il en fut ébranlé peut-être, mais il ne céda point; à la longue pourtant, ses bases furent

minées, le rempart s'écroula, les eaux se précipitèrent avec fureur à travers la large brèche qui venait de se faire, et s'écoulèrent, par le nouveau défilé, vers la mer, entraînant, ensevelissant ou abandonnant sur leur passage les débris de la digue qu'elles venaient de rompre, et arrosant des contrées qui auparavant n'avaient point eu de fleuve, tandis qu'au-dessus du défilé, les collines, les coteaux et les campagnes sortirent de dessous les flots, cessèrent d'être le fond d'un lac, et se couvrirent peu à peu d'une belle végétation, surtout lorsque la main de l'homme vint cultiver ce sol, que jadis le lac recouvrait à ses yeux.

Si nous abandonnons maintenant le défilé par lequel le Rhin s'est frayé une route vers la mer, nous trouverons encore aux environs des objets intéressans. Il faut gravir, à travers de belles plantations, la colline qui porte les ruines de Klopp, pour jouir d'un beau coup-d'œil : les regards y embrassent la vallée de la Nahe, le Mont-Tonnerre, le gouffre de Bingen, le Niederwald et les beaux points de vue du Rhingau. On peut changer de coup-d'œil en montant jusqu'à la chapelle de St.-Roch qu'on aperçoit de loin, et qui mérite d'être remarquée comme un bel observatoire. Cette chapelle possède un tableau bien exécuté, il représente le Saint patron, et a été donné par le célèbre Goethe.

RUINEN VON EHRENFELS (№ 5.) RUINES D'EHRENFELS.

Frankfurt a/m. C. Jügel.

V. LA TOUR-DES-SOURIS ET EHRENFELS.

Il faut revenir maintenant au défilé traversé par le Rhin, et voir de plus près la partie la plus sombre et la plus déserte. Des pans de roches d'ardoise, d'une teinte foncée, avancent leurs flancs escarpés vers le lit du fleuve; sur leur sommet, ils portent des arbres; mais leurs escarpemens noirs et crevassés par-ci, par-là, présentent l'image de l'aridité et de la destruction.

Sur une de ces saillies de rochers dont le pied est baigné par le fleuve, on aperçoit les ruines du château d'Ehrenfels. Cette roche n'est que la première marche du Niederwald qu'on ne voit pas ici, et qui s'élève par degrés jusqu'à la cime de Rossel qui domine non-seulement tout le défilé, mais encore la riante vallée de Nahe qui s'étend au loin. La vue du haut du Rossel est incomparable : l'œil plonge sur les rochers entassés, entre lesquels le Rhin pousse ses flots avec violence, et qui paraissent renfermer un gouffre, tandis que, dans le lointain, les bords rians de la rivière de Nahe réjouissent les yeux par leurs teintes et la variété de leur culture.

On revient malgré soi au gouffre que forme le Rhin dans le défilé de Bingen. La Tour-des-Souris est là comme un point de mire; les vagues se brisent avec fracas autour de ce vieux monument, et près de là, elles forment le tourbillon, jadis tant redouté sous le nom de *Bingerloch*, ou Trou de Bingen. Des écueils produits par les portions de rocher que le fleuve, en perçant le rempart de Bingen, n'avait pu enlever, et qui étaient restées debout au milieu du lit du fleuve, menaçaient la vie des navigateurs, et leur préparaient un tombeau dans ce gouffre; ce n'est qu'en frémissant que les bateliers franchissaient ce dangereux passage; Sylla et Charibde n'ont pas été redoutés davantage. Aujourd'hui le danger n'existe plus; le travail des hommes a enlevé l'obstacle que la nature opposait ici à la navigation. A la vérité, les roches qui repoussent de part et d'autre les vagues du fleuve, en agitent encore la surface, troublent pour quelques momens son cours, et font bouillonner les eaux : le vent s'engouffre avec violence dans le défilé; mais du moins un batelier expérimenté conduit, sans danger, son *yacht*, ou son bateau chargé de marchandises, à travers les écueils et les abîmes; la crainte du naufrage qui tourmentait autrefois les passagers, a disparu, et ce n'est que par une vieille coutume, que plusieurs bateliers, en approchant du fameux gouffre, engagent l'équipage et les passagers à faire leurs prières. D'autres fois ils leur racontent l'évènement tragique et miraculeux auquel la tradition attribue l'origine du nom de la Tour-des-Souris.

« Hatton, évêque de Mayence, avait un caractère sévère, un cœur dur et inflexible; il était

« Mais au milieu de la nuit suivante, pendant un bruit étrange qui se fit entendre dans son appartement, le réveilla brusquement. En jetant un regard dans sa chambre, il vit, à sa grande frayeur, une foule immense de souris sortir de dessous le plancher, descendre du plafond, courir sur les murs, et remplir la chambre : elles escaladèrent le lit, et attaquèrent le corps du prélat. Celui-ci se sauva d'une chambre à l'autre et cria au secours ; on vint, on tua une quantité de ces animaux voraces, mais en vain ; d'autres souris parurent et poursuivirent le prélat pour le ronger. Il chercha un refuge dans son château d'Ehrenfels ; les murs et les chambres s'y remplirent également de souris. Il fit bâtir à la hâte une tour au milieu du Rhin pour s'y mettre à l'abri de ce fléau ; soins inutiles : les souris traversèrent le fleuve et s'acharnèrent sur la personne du prélat qui se repentit, mais trop tard, de sa cruauté ; les souris le rongèrent, et un jour, on ne trouva plus, dans la tour, que le squelette d'Hatton, son corps ayant été la proie des souris vengeresses. Voilà l'origine du nom de la Tour-des-Souris ». Elle avertit les riches de ne pas s'endurcir à la vue de la misère du peuple.

SCHLOSS FÜRSTENBERG, BEY BACHARACH. (N.° 6.) CHÂTEAU DE FÜRSTENBERG, PRÈS DE BACHARACH.

Frankfurt a'm. C. Jügel.

VI. CHATEAU DE FÜRSTENBERG.

Le site du château de Fürstenberg présente une vallée arrosée par le Rhin, dont les rivages sont tapissés de vignes, ou hérissés de rochers avec des ruines de vieux châteaux. Ce lieu rappelle à-la-fois l'âge d'or de la poésie allemande, et les temps où régnaient en Allemagne les deux maisons célèbres des Hohenstaufen et des Wittelsbach. C'est à Bacharach que résidait quelquefois Conrad de Hohenstaufen : pendant ce séjour de la cour, le Rhin était couvert de bateaux et de batelets ornés de fleurs; les rives retentissaient des sons de la musique et du chant; les arts et la poésie embellissaient et égayaient la vie des habitans. Mais ce fut surtout sous le règne des Wittelsbach que ces montagnes portèrent de beaux châteaux, et que, dans la vallée, la ville de Bacharach prit un accroissement considérable, et fit un commerce assez important. Le château de Fürstenberg et celui de Stahleck, situé au-dessus de Bacharach, eurent alors leurs beaux jours ; cependant ces temps florissans furent suivis de catastrophes déplorables. Conrad de Hohenstaufen périt misérablement en Italie, et sa race s'éteignit

par la mort du jeune Corradin que Charles d'Anjou fit décapiter à Naples. Le plus fameux des Wittelsbach, Otton, proscrit et errant, après sa vengance sanguinaire exercée contre l'empereur d'Allemagne, périt sous le fer d'un assassin.

Mais ces évènemens lugubres se sont passés loin du site que nous avons sous les yeux : ce site présente un paysage peut-être aussi pittoresque que ceux qui déjà ont occupé nos regards. Derrière de sombres bocages, on voit s'élever le clocher de la petite église de Rhein-Diebach. Une énorme masse de rochers paraît s'élancer vers les nues ; un sentier, tracé avec hardiesse au-dessus des abîmes, conduit tout au haut de la roche d'où les ruines encore imposantes du vieux château de Fürstenberg dominent sur le cours du Rhin, sur Bacharach et sur d'autres vieux châteaux des montagnes, également délabrés.

Tout est maintenant désert dans l'enceinte des antiques murs de Fürstenberg : plus de pont-levis pour laisser passer le pélerin qui, revenant des pays lointains, demandait l'hospitalité au seigneur du manoir ; plus de chevalier qui vienne, dans la cour du château, au-devant des étrangers, pour leur tendre la main et les conduire au parloir ; plus de chaste épouse qui offre, d'un air modeste, la coupe remplie de vin, pour la bien-venue des hôtes ; plus de jeune beauté qui, se tenant debout auprès de sa mère, ose à peine lever les yeux sur ceux qui visitent le château gothique. Tout a disparu : le château n'a plus d'habitans ; seulement de loin en loin quelque curieux vient porter ses pas sur ces hauteurs, pour juger, par l'aspect des ruines, de ce que ce lieu était autrefois.

Le château de Stahleck occupait une situation bien moins élevée que l'imposant Fürstenberg qui se montre comme le roi des châteaux-forts de la contrée : cependant, vu avec la ville de Bacharach, assise au pied de la montagne, ce vieux fort présente un coup-d'œil assez pittoresque. Il vaut la peine de débarquer à Bacharach, et de parcourir les rives du Rhin, les vallées et les rochers qui les entrecoupent. On sera frappé de l'aspect inattendu des débris de l'église de Saint-Werner que l'on surprend, pour ainsi dire, entre d'épais halliers et des roches très élevées. De là on peut gravir la montagne jusqu'aux ruines de Stahleck, afin d'admirer le beau paysage à travers lequel le Rhin promène ses eaux. Au-delà de Bacharach, la vue se perd dans un lointain vaporeux, tandis qu'à une moindre distance, on voit le joli petit village de Lorchhausen assis au bas de coteaux plantés de vignes. Des bateaux secondés par le vent qui gonfle les voiles, glissent rapidement sur la surface du fleuve, et disparaissent peu à peu à l'extrémité de ce théâtre charmant.

VII. GAUB.

Le Rhin a enfin franchi les obstacles que les rochers opposaient à son cours; il sort du défilé qui emprisonnait les eaux; il s'élargit et commence à arroser des contrées plus ouvertes, plus riantes.

A cette issue du défilé, on est surpris de se trouver vis-à-vis d'un vieil édifice flanqué de tourelles, qui semble sortir de dessous les eaux; on dirait un fort flottant qui vient au-devant du voyageur; les formes singulières de ce vieil édifice ajoutent encore à la surprise. Quel est cet étrange monument? De quel fondateur tient-il son origine? On ne sait rien de positif à cet égard. D'après une vieille tradition, les princes de la famille de Hohenstaufen ont bâti ce château, et leurs épouses y faisaient leurs couches. Pour le calme et pour l'agrément, c'était une place bien choisie. Il est singulier que, du reste, on ne sache rien de l'histoire de ce vieux fort qui, pourtant, doit se rattacher aux évènemens de cette contrée.

ANSICHT VON CAUB UND DER PFALZ. (N°7.) **VUE DE CAUB ET DU PALATINAT.**

Frankfurt. a/m. C Jugel

Les rivages du Rhin présentent encore ici des escarpemens que les habitans n'ont pas laissés incultes; leur industrie et leur application ont porté la culture depuis les bords du fleuve jusqu'aux cimes des hautes montagnes; ils ont planté de vignes ces côtes rapides. Des pentes verdoyantes s'élèvent le long d'une nappe d'eau qui, protégée par les montagnes contre la fureur des vents, est rarement agitée, et qui réfléchit, dans son miroir uni, la verdure des côtes et l'azur du ciel, formant, avec les rochers, avec les châteaux ruinés, avec les hameaux et les maisons de campagne, un tableau très intéressant.

La petite ville de Caub a une partie de ses rues engagée dans une espèce de défilé qui contourne le rocher et le château-fort de Gutenfels. Au-dessus des remparts délabrés de la petite ville, on voit surgir un immense pan de rocher, dont le plateau porte les débris du vieux château-fort; il en reste encore quelques murs crénelés, des ogives de croisées, des tourelles et une grosse tour qui domine le tout. Les regards s'arrêtent, avec intérêt, sur ces vieilles constructions. C'est dans le château de Gutenfels que Richard de Cornouailles, qui disputa le trône impérial à Conrad de Hohenstaufen, conduisit sa jeune épouse, la belle Béatrix, fille de Philippe, comte de Falkenstein; c'est sur l'une des tourelles prééminentes de ce vieux fort que, dans des temps plus modernes, Gustave Adolphe, roi de Suède, se tint en observation, et c'est de là qu'il dirigea les attaques de ses troupes contre les Espagnols qui occupaient la rive opposée.

Les regards se détachent à regret de ces ruines pittoresques qui embellissent le paysage de Caub; ils se portent de là sur les ravins du pan de rocher dont la masse saillante change l'aspect du fleuve. Plus bas, les rochers s'avancent en plus grande quantité; la sombre verdure de très vieilles forêts en couvre les sommets bizarrement découpés; les vignobles sont resserrés dans des espaces plus étroits : le soir et le matin, les incidens de lumière produits par les rayons du soleil couchant ou levant, au haut de ces rochers, donnent quelquefois une apparence frappante à tout le paysage.

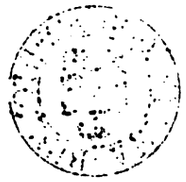
Au fond de l'enceinte déserte formée par les roches autour de la vallée, et remarquable encore par ses échos, on voit s'élever, sur la rive gauche du fleuve, les clochers d'Oberwesel. Ce bourg semble appuyé contre une roche escarpée qui porte également les restes d'un vieux château-fort : c'est celui de Schœnberg. On raconte que jadis vivaient dans ce château sept sœurs d'une rare beauté; on ne les appelait partout, aux environs comme dans le lointain, que les *Sept belles Comtesses*, et de toutes les parties du monde, des chevaliers et des seigneurs accouraient pour faire leur cour à ces sœurs charmantes, et chercher à gagner leur cœur. Les fêtes se succédaient dans le château de Schœnberg : c'étaient des tournois et autres jeux chevaleresques, des danses, des chants d'amour. La joie et le plaisir régnaient sans interruption, et les sœurs ne songeaient qu'à se divertir et qu'à enchaîner auprès d'elles, par leurs artifices, les galans chevaliers qui prenaient tant de soin de leur plaire. Elles donnaient des espérances à tous, et chacun des prétendans se croyait préféré à ses rivaux. Cependant l'illusion ne

tarda pas à cesser. Quand les prétendans parlèrent enfin de mariage, ils furent dédaigneusement rebutés. Chacun croyant alors ses rivaux plus heureux, conçut contre eux la jalousie et la haine la plus violente. Ils s'adressèrent les plus vifs reproches; on courut aux armes; le sang coula, et maint preux, encore dans la fleur de l'âge, fut immolé par le fer de ses compagnons. Ceux qui survécurent à ce carnage s'enfuirent épouvantés au-delà du Rhin. Le lendemain du combat sanglant les femmes-de-chambre cherchèrent en vain leurs jeunes maîtresses dans leurs appartemens; les belles insensibles avaient disparu, et ne revinrent plus. Mais on aperçut, pour la première fois, dans le Rhin, auprès d'Ober-Wesel, sept écueils qui, tantôt s'élevaient au-dessus des flots, tantôt étaient submergés par le fleuve : c'étaient les Sept belles Comtesses que Lourley, la fée des eaux, qui demeure dans les cavités des rochers, sur la rive droite du Rhin, avait changées en pierres, et bannies dans le lit du Rhin, pour les punir de leur orgueil. Depuis ce temps, les sept roches sont là ; on les voit surtout en été quand les eaux ont baissé; les vagues écumantes baignent alors leur base; on dirait que les Sept Sœurs veulent s'élancer hors des eaux, pour regagner leur antique château paternel.

VIII. LE ROCHER DE LOURLEY.

Le bateau du voyageur poursuit le cours du Rhin; la petite ville d'Ober-Wesel avec ses clochers imposans, se perd derrière les roches; le fleuve tourne, et laisse tout-à-coup apercevoir deux roches nues et d'une teinte gris foncé qui s'élèvent des deux côtés du fleuve, et le resserrent entre elles. Aucune habitation n'offre ici son toit hospitalier; point de traces de culture n'y annoncent le travail de l'homme : il essaierait en vain d'arracher quelque production utile à ce sol stérile et ingrat. Des rochers d'une forme étrange sont comme suspendus au-dessus de la grande route qui longe la rive du fleuve; de profondes crevasses ont déchiré les rochers; des buissons se montrent par-ci par-là, et quelques arbres ont réussi à enfoncer leurs racines dans ce terrein rocailleux. Le fleuve augmente de rapidité dans son lit étroit, et le bateau vole sur les flots pressés.

Tout-à-coup le rocher colossal de Lourley se présente au-devant du voyageur; il semble que ce soit un géant qui s'oppose au passage du fleuve, et lui dispute l'entrée de son territoire. Le rocher repousse



les vagues du Rhin qui viennent choquer sa base, et les fait rejaillir sur la rive opposée; mais elles reviennent à la charge, et franchissent encore cet obstacle.

Il faut que, dans les révolutions naturelles que cette contrée a subies, ce rocher, maintenant isolé, ait été violemment séparé des rochers auxquels il tenait. Il se présente comme un amas de blocs divers de la plus haute antiquité. De l'herbe y croît en plusieurs endroits, et il est en partie revêtu d'une mousse de couleur foncée; en général le mélange des teintes, sur ce vieux débris, a quelque chose de singulier. A son pied, il reste une petite langue de terre qui s'avance dans le Rhin, et auprès de laquelle les pêcheurs d'alentour prennent des saumons en assez grande quantité. Les rochers se prolongent sur l'une des rives, tandis que sur l'autre, ils sont cachés sous la montagne et ne se montrent qu'au bas de la rive; les pentes et les sommets de ces montagnes sont revêtus d'épaisses forêts entièrement désertes; en général, on se trouve ici dans une solitude complète, où l'âme est attristée par l'air sombre des rochers et par l'aridité du sol.

Ce lieu a pourtant parlé à l'imagination du peuple de la contrée; c'est, selon lui, le séjour d'une fée aquatique, au sujet de laquelle existent toutes sortes de contes; on appelle cette magicienne invisible, Loreley ou Lourley. On parle de ses amours d'autrefois, du charme qu'elle exerça sur les étrangers, en faisant entendre, du haut de la roche, des sons harmonieux et enchanteurs; on s'entretient

chéri de Loreley. On dit que la nymphe répète [illegible]
ınt devant le rocher, l'appellent quelquefois à haute voix, et les échos des rives du fleuve redisent
ton plaintif : Loreley !

ANSICHT VON COBLENTZ UND EHRENBREITSTEIN. (1°9) VUE DE COBLENTZ, ET D'EHRENBREITSTEIN.

Frankfurt a'm C Jügel.

IX. COBLENZ ET EHRENBREITSTEIN.

Les rives du Rhin conservent encore, sur un assez long espace, le caractère sauvage et inculte, particulier aux deux paysages précédens. On passe devant plusieurs rochers dont la cime porte des ruines de châteaux-forts des temps de la féodalité. Tels sont le Rheinfels, Thurnberg, les deux châteaux de Liebenstein, Lahnek, Stolzenfels et Marxbourg dont les murs, encore solides, se voient de très loin, à cause de la position élevée de ce vieux fort. Le paysage change ensuite; le fleuve arrose des sites plus champêtres; l'Engersgau sur la rive droite, et le Maiengau sur la rive gauche, présentent cet aspect riant et fertile qui accompagne le Rhin dans d'autres parties de son cours.

Le joli village de Pfaffendorf orne, pour ainsi dire, l'avant-scène de ce paysage agréable: derrière ce village, on a un très beau point de vue. Le Rhin, toujours majestueux, après avoir reçu le Lahn qui se précipite dans son lit, forme un coude bien arrondi, et arrose en forme de croissant de superbes vignobles. Vis-à-vis de cet arc de cercle s'élève l'immense rocher d'Ehrenbreitstein. D'un côté, le fleuve passe près des édifices de Thal, disséminés le long de la rive; de l'autre, il baigne les

murs fortifiés de Coblenz, qui paraissent repousser les flots qu'il apporte. Des allées agréables conduisent à cette ville qui brille au loin par ses maisons neuves et bâties avec élégance, par son superbe château et ses clochers bien construits. Ce siège des arts et des sciences invite le voyageur à y entrer et à y goûter les agrémens de la vie sociale.

Derrière la ville, est située la Chartreuse avec ses énormes remparts; on ne l'aperçoit pas ici, mais il faut la signaler à cause du beau coup-d'œil dont on y jouit jusqu'à l'Ehrenbreitstein et à l'Engersgau; aussi mérite-t-elle d'être visitée par tous les voyageurs qui descendent le Rhin.

Le pont de bateaux qui unit les deux rives, offre un passage continuel et rend ce paysage très animé: on voit d'ailleurs voguer sur le Rhin des bateaux chargés de marchandises, des yachts qui transportent les voyageurs, enfin des batelets qui traversent hardiment le fleuve dans sa largeur.

La nature déploie dans cette contrée une grande richesse; de belles maisons, de riches coteaux à vignobles, des bois entourent ou séparent les hameaux, les villages et les charmantes maisons de campagne: voilà ce qui compose l'Engersgau qu'on voit dans le fond s'élever en forme d'amphithéâtre: on peut comparer ce pays au Rhingau auquel il ne cède guère pour la richesse et la variété des productions, et pour l'agrément des sites. Dans le bas, ce sont d'abord des champs de blé; puis le terrein s'élève doucement, se couvre de vignes qui se prolongent à une hauteur assez considérable où elles sont remplacées par les bois; ceux-ci couronnent les collines, et dans le lointain, ils se confondent

insensiblement avec l'horizon. Des allées ombragées de châtaigniers, de peupliers et d'arbres à fruit entrecoupent cette belle contrée.

La pointe de clocher qu'on aperçoit sur la hauteur est celle du charmant village de Vallendar qui subsiste de son industrie, et d'où l'on jouit d'une vue très agréable sur les rives du Rhin. De vieilles ruines sur la montagne dominent le village; ce sont celles du château de Sayn, berceau d'une famille illustre. C'est encore un lieu à visiter à cause du magnifique coup-d'œil qu'il procure au voyageur. On aperçoit de là de vastes campagnes entrecoupées par un grand nombre de routes fréquentées, et parsemées de villages et de hameaux considérables, tels que Bendorf, Vallendar et Engers; on distingue la petite ville de Neuwied dont le territoire est arrosé par la rivière de Wied. Au-delà du Rhin, les regards se portent sur le délicieux Maiengau; en suivant le cours du fleuve, ils sont arrêtés par le rempart que les montagnes ont anciennement opposé à sa direction, et par lequel il paraît s'être frayé un passage comme à Bingen.

Enfin un dernier observatoire digne d'être visité, est celui que présente l'énorme rocher d'Ehrenbreitstein : là on peut embrasser de ses regards toute la contrée. La citadelle de Frédéric-Guillaume assise sur ce rocher, est là comme la gardienne du profond bassin qu'elle domine. De grands travaux ont été exécutés ici par la main de l'homme, et si la nature est grande et belle dans cette contrée, il faut avouer que l'art a contribué beaucoup à l'embellissement de ce pays remarquable.

X. ANDERNACH.

Voici les ruines d'un ancien palais de résidence des rois francs. Depuis un millier d'années, le temps travaille à détruire cet antique édifice; les salles royales sont dévastées, les arcades sont revêtues d'une mousse de couleur sombre, et dans les murs lézardés, le grillon répète son cri monotone. A la grosse tour ronde, on reconnaît le travail des Romains; à cet antique monument on a adossé, à ce qu'il paraît, des constructions plus modernes, auxquelles la tour carrée du milieu dont la coupole ressemble un peu aux dômes des mosquées, et la perspective ouverte sur le côté d'une église plus moderne encore, donnent un air très pittoresque. Qui n'approcherait avec vénération de ces débris d'un palais qui a servi de séjour à une dynastie éteinte depuis des siècles, où des princes d'une grande nation ont tenu leur cour ! Une foule de générations se sont élevées et ont disparu autour de ces ruines. Une longue suite d'évènemens importans a eu lieu dans ces contrées depuis que les rois francs sont venus y résider. Peut-être sont-elles destinées à être témoins de bien d'autres

DIE RUINEN ZU ANDERNACH. N.° 10 VUE DES RUINES D'ANDERNACH.

Frankfurt a. m. Gedruckt

évènemens, à voir naitre et mourir plusieurs autres générations avant de s'écrouler et de disparaitre de dessus le sol. Voilà les pensées que la vue des ruines du palais mérovingien inspire au voyageur qui descend le Rhin.

Le site d'Andernach a beaucoup de ressemblance avec celui de Bingen. De même que le délicieux Rhingau se trouve fermé par les roches qui tiennent au Niederwald et aux montagnes de Nahe, de même le Maiengau est borné par les montagnes basaltiques qui s'élèvent auprès d'Andernach et du village de Leudesdorf, situé vis-à-vis. Un nouveau vallon du Rhin commence; il ne présente pas d'abord cet aspect imposant et hardi qui distingue le vallon entre Bingen et Coblenz; mais la culture y est plus riche et d'une plus grande variété. Là aussi, le fleuve paraît avoir été arrêté très anciennement par une barrière, qu'une révolution violente de la nature a dû briser dans la suite. Avant cette révolution, le vallon, entre Coblenz, Andernach, Ehrenbreitstein et Leudesdorf, était aussi le fond d'un lac immense; mais la barrière étant une fois rompue, les eaux s'engouffrèrent entre les rochers, et mirent à découvert le beau pays qu'elles avaient inondé jusqu'alors. Les écueils et les îles de l'ancien temps s'élèvent maintenant en rochers et en montagnes jusqu'aux nues; à la place des plantes aquatiques qui s'étaient enracinées dans ce sol sabloneux, on voit actuellement des végétaux nourriciers; des animaux domestiques paissent là où, dans une haute antiquité, les poissons et les amphibies habitaient les abîmes des eaux, et à ces abîmes mêmes, ont succédé des villages et des villes. Les

profonds ravins que les eaux avaient creusés dans les rivages sont devenus des vallées riantes où les roches saillantes et les bocages forment un contraste piquant. Les sommets des montagnes qui s'élevaient au-dessus des eaux, lors de la retraite de celles-ci, portent actuellement des ruines de châteaux-forts. D'autres montagnes sont ornées d'édifices modernes, séjour de l'hospitalité et de la richesse.

Il y a un site très pittoresque non loin d'Andernach; c'est celui du lac et des ruines de l'ancienne abbaye de Laach dont les clochers, même dans leur état de décadence, présentent encore un aspect imposant. Tout autour du bassin qui enferme l'abbaye et le lac, s'élèvent des pans de roches noires parsemés de pierres volcaniques. Le site a quelque chose de mélancolique qui néanmoins plaît à l'âme.

C'est d'ailleurs la scène où s'est passée, selon la légende, l'aventure de Sainte-Geneviève, comtesse palatine. Qui ne sait que, sur le conseil du perfide Golo, elle fut chassée par son mari revenant de la Palestine, et qu'exposée dans les déserts et les forêts à la voracité des bêtes féroces, l'innocente chercha un refuge dans les cavernes des rochers, qu'elle y mit au monde un fils, et qu'elle vécut ignorée et malheureuse, jusqu'à ce qu'un jour son mari Sigefroi, poursuivant un cerf dans les bois, arrivât dans le lieu même que Geneviève avait choisi pour sa retraite; qu'elle se justifia, et qu'elle fut ramenée au palais du comte, où le traître Golo subit le châtiment qu'il avait si bien mérité? Geneviève vécut, dit-on, dans le temps de sa prospérité, au palais des rois francs à Andernach, et elle passa les jours

de son adversité dans les déserts autour du Laach. On ajoute, qu'après sa mort, on lui éleva une chapelle au bout de ce lac, et que sa dépouille mortelle y fut déposée ; ce qu'il y a de certain, c'est que la comtesse innocente et persécutée, fut dans la suite vénérée comme une sainte. Sa vie aventureuse, vraie ou fausse, est devenue, dans tous les pays, une tradition populaire. De nos jours, un poète allemand distingué, M. Tiek, en a fait le sujet d'un poème romantique.

XI. ROLANDSECK, NONNENWÖRTH ET LES SEPT-MONTAGNES.

Nous voyons ici le terme des montagnes du Rhin, et ce terme surpasse, par son aspect imposant et pittoresque, tout ce que le Rhin, dans son cours, peut offrir de beau. C'est la chaîne prolongée des Sept-Montagnes, dont les cimes dominent de beaucoup toutes les autres sommités des montagnes qui hérissent les rives du Rhin, sur le territoire allemand, et dont les masses colossales, avec leurs énormes escarpemens et leurs pointes, sont une nouvelle apparition pour le voyageur qui descend le fleuve; elles rappellent les groupes des montagnes de la Suisse : elles portent d'ailleurs des ruines de châteaux comme les autres montagnes qui bordent le Rhin, et un grand nombre de traditions se rattache à ces sites intéressans. Au pied de ces montagnes, les paysages conservent tout l'agrément ordinaire des bords du Rhin. Lord Byron qui a chanté les beautés de ce fleuve dans son *Pélerinage de Childe-Harold*, a consacré aussi quelques vers aux sites qui occupent en ce moment notre attention. « Le sombre rocher qui porte le château-fort de Drachenfels, dit le poète anglais,

ROLANDSECK, NONNENWÖRTH, UND DAS SIEBENGEBURGE. N.H. ROLANDSECK, NONNENWÖRTH, ET LES SEPT MONTAGNES.

Frankfurt a. m. C. Jügel.

« s'avance sur le large lit du Rhin qui serpente entre des rives couvertes de vignes, entre des « collines plantées d'arbres en fleurs, des champs qui promettent du blé et du vin, et des cités « éparses qui couronnent ces hauteurs, et dont les murs blanchâtres brillent au loin. »

Sur le sombre rocher de Rolandseck, on aperçoit les débris d'un vieux château-fort, où, selon la tradition, le fameux paladin Roland, neveu de Charlemagne, se consuma d'amour et de chagrin. Un bruit mal fondé avait apporté à la charmante Hildegonde, sa fiancée, la nouvelle de sa mort; il avait péri, disait-on, dans un des combats où il se signalait sous les bannières de son oncle. Il n'avait pourtant été que blessé; au retour de ses victoires, il accourut au château du père de sa bien-aimée; mais Hildegonde n'y était plus; croyant ne plus avoir d'amant, elles s'était vouée au ciel, en prenant le voile dans le couvent de Nonnenwörth, situé dans le voisinage. A cette nouvelle, le paladin amoureux fut saisi de désespoir. Il ne put quitter les lieux où séjournait une amante qui lui était arrachée à jamais. Sur le rocher, vis-à-vis de la petite île qui porte le couvent, le neveu de Charlemagne bâtit un fort dans lequel il s'enferma rongé de douleur; il n'eut d'autre consolation que celle de porter sans cesse ses regards sur le monastère du Rhin, et d'écouter de loin les chants pieux des religieuses. Le désespoir mina peu à peu les forces du preux, et il expira, ayant encore le visage tourné vers l'île des recluses.

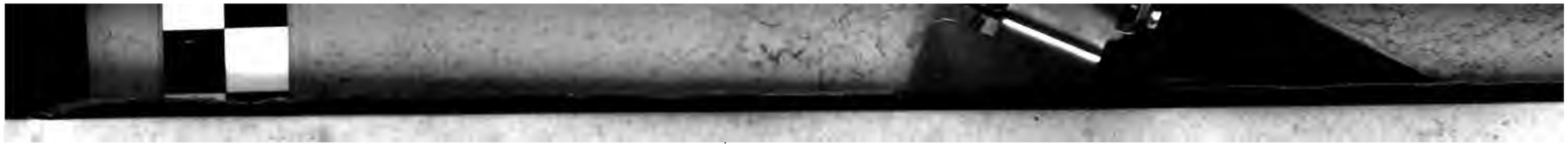
Si le château du paladin est tombé en ruines, le couvent est supprimé. C'est maintenant une

auberge d'autant plus utile au voyageur, que l'île où elle est située est un centre d'où l'on peut faire d'agréables excursions à l'entour. On descend de là, dans une barque légère, le fleuve que les montagnes abritent contre les vents furieux. On débarque au pied du Drachenfels ou rocher des Dragons, qui est à plomb sur le lit du Rhin. Pour jouir d'une vue très étendue, il faut gravir ce rocher qui porte maintenant une colonne monumentale, en mémoire de la campagne de 1814. Arrivé auprès du fort ruiné de Roland, dans une région où séjournent l'aigle et le vautour, l'œil plonge dans les vallées profondes des Sept-Montagnes couvertes de riches moissons et de forêts; les regards s'arrêtent sur les cimes du Wolkenbourg, dont les immenses carrières ont fourni les pierres nécessaires pour la construction de la cathédrale de Cologne, sur le Stromberg, dont les pentes sont douces, et qui porte une chapelle très fréquentée, enfin sur les forêts de l'OElberg, et d'autres montagnes qui se joignent à celles-ci.

Sur la rive opposée, on aperçoit un fond verdoyant, avec les bains de Godesberg, et les ruines du même nom, qui s'élèvent sur une montagne pyramidale d'un aspect imposant. Plus loin, à gauche, s'étendent à perte de vue, des champs remarquables par leur fertilité. Ils sont traversés par l'Aar qui baigne des vignobles, des vergers et des villages agréablement situés. En remontant des yeux le cours du Rhin, on voit ce fleuve, tantôt se dérober aux regards entre des rives élevées, tantôt

XII. COLOGNE.

Lorsqu'on a derrière soi le groupe colossal des Sept-Montagnes, des tours et des clochers élevés annoncent la reine des cités du Rhin; ce n'est plus le théâtre des fables et des aventures romanesques; c'est le berceau de l'art et de la science en Allemagne; c'est la ville de Cologne, l'ancienne protectrice et la conservatrice du commerce du Rhin; jadis l'entrepôt des richesses qui se transportaient sur ce fleuve. L'antique cité se déploie sur la rive gauche en formant un croissant de près d'une lieue de long. Des bateaux chargés de marchandises et d'immenses trains de bois s'arrêtent devant la ville, et occupent une foule de bateliers. La cathédrale, d'une forme gigantesque, domine tous les autres édifices, entre lesquels on voit s'avancer un grand nombre de pointes de clochers, comme des pointes de roche qui s'élèvent au-dessus d'un océan rempli d'écueils; on dirait un géant entouré de pigmées. Cette cathédrale gothique produit, par ses formes colossales, un effet surprenant, d'autant plus qu'en l'examinant en détail, on découvre dans ce grandiose beaucoup d'harmonie, et même de l'élégance dans les diverses parties dont elle est composée.



Dorsey del.t Imp. Lith. de Bern. dir. par Nöll aine 81

ANSICHT VON CÖLN. (No 12) VUE DE COLOGNE.

Frankfurt a/m C. Jugel.

Les rivages plats et unis qui enferment entre eux le large lit du fleuve, sont déjà de la nature du sol des Pays-Bas, et les moulins qu'on voit sur quelques buttes, rappellent encore davantage la Hollande. Le pont de bateaux traverse le Rhin auprès de la petite ville de Deutz. C'est là, dans le jardin de l'auberge, *à l'Image de Marie*, qu'on a le meilleur point de vue du croissant que forme Cologne du côté du fleuve. Le Rhin occupe le devant du tableau qui, néanmoins, a quelque chose de monotone, parce qu'il y manque un fond. Toutefois, l'activité qui règne sur le bord du fleuve, l'arrivée et le départ des bateaux, puis les détails de la masse d'édifices qui se présentent devant le spectateur, ont de quoi satisfaire sa curiosité. Pour varier l'aspect, on peut d'ailleurs reporter quelquefois les regards vers le Rocher-des-Dragons, et le Château-des-Nuages (*Wolkenburg*).

On revient de là avec plaisir à la cathédrale gothique, comme à un ouvrage de l'homme que l'on aime à comparer avec les grands ouvrages de la nature. Saint-Engelbert en avait conçu la première idée; un artiste inconnu en dressa le plan. Quel monument ce serait devenu s'il avait pu être entièrement achevé! Si l'on entre dans l'intérieur, on est saisi d'étonnement à la vue de ces nefs immenses, de ces piliers allongés dont les chapitaux artistement ornés portent la voûte, à laquelle le regard atteint avec une sorte de frayeur. L'architecture du chœur est parfaite et ne laisse rien à desirer.

L'église possède son trésor et ses objets d'art. On remarque parmi ces derniers un tableau d'autel, de l'ancienne école allemande, représentant les patrons de la ville, les trois mages, Saint-Gerhon et

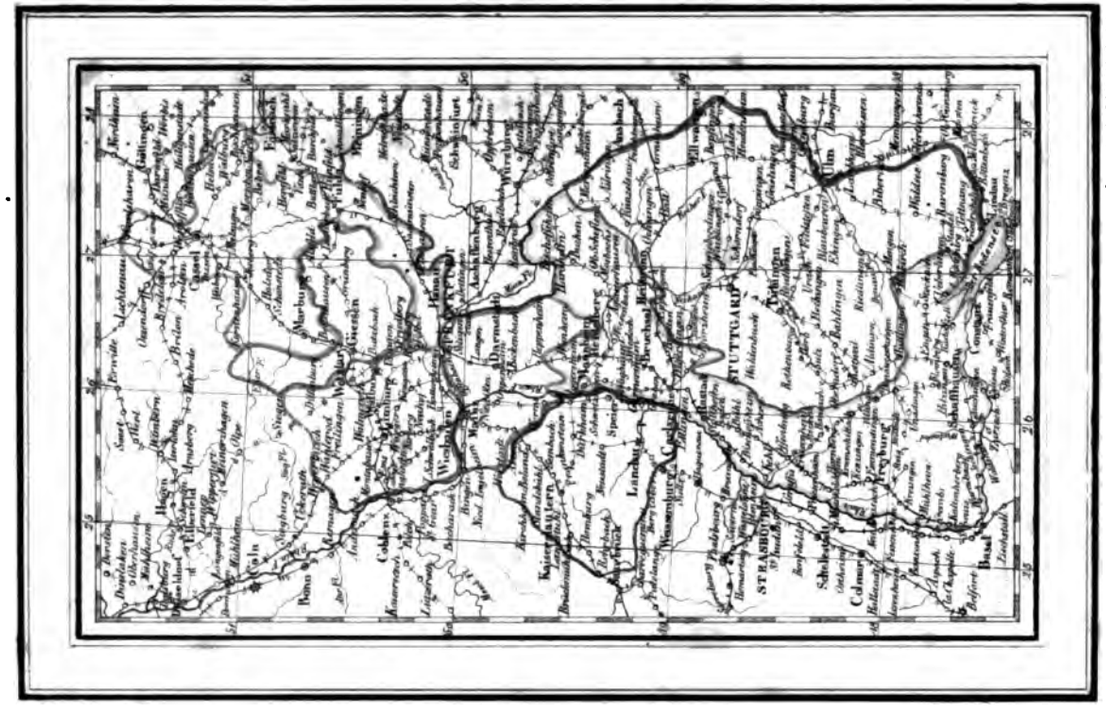
Sainte-Ursule. Cette composition est exécutée avec esprit, l'expression des figures est animée, le coloris est d'un effet surprenant; si on peut reprocher à ce tableau le défaut général de l'ancienne école allemande, savoir, la roideur et le compassé, il faut convenir au moins que ces défauts sont compensés par la vérité de l'expression et l'harmonie des couleurs.

L'église de Saint-Pierre contient un beau tableau de Rubens; celle de Sainte-Ursule a un autre objet de curiosité qui n'est pas précisément un objet d'art : c'est l'assemblage de crânes, connu sous le nom des Crânes des onze mille Vierges.

Nous terminons ici nos excursions sur le Rhin, et nos représentations de ce que les rives de ce fleuve offrent de plus intéressant. En repassant en idée les divers caractères des paysages que nous avons parcourus ou contemplés, on se rappelle cette allégorie d'un auteur allemand qui personnifie le Rhin. « Dans son enfance, dit-il, le Rhin joue entre les fleurs des Alpes de la Suisse, il se berce « dans le lac de Constance, il en sort avec des forces nouvelles, il devient un adolescent bouillant, « fait une chute à Schaffhouse, s'avance vers l'âge mûr, se plaît à remplir sa coupe de vin, court « chercher les dangers, et les affronte entre les écueils et les rochers; puis, parvenu à un âge plus « avancé, il abandonne les illusions, les sites romanesques, et cherche l'utile. Dans sa caducité il dépérit, « et disparaît enfin on ne sait trop comment. »

Postkarte der Rheingegend
von Schaffhausen bis Düsseldorf

Carte routière des pays du Rhin
depuis Schaffhouse jusqu'à Dusseldorf.



IMPRIMÉ CHEZ PAUL RENOUARD, RUE GARENCIÈRE, N° 5, F.-S.-G.